

# Sommaire



*Championnat suisse d'orthographe : Wanda Guerry présente le texte de la dictée.*

Le billet du président . . . . .	<b>1</b>
«Pages éprouvées et corrigées» . . .	<b>2</b>
Le livre typographique pour un été	<b>3</b>
L'art du titrage orienté . . . . .	<b>5</b>
Procès-verbal de la 62 <sup>e</sup> Assemblée générale . . . . .	<b>7</b>
La résolution de l'Arci . . . . .	<b>15</b>
La Feuille de Vigne . . . . .	<b>16</b>
Le rallye 2006 de l'AST . . . . .	<b>17</b>
La grammaire et les correcteurs . . .	<b>26</b>
Championnat suisse d'orthographe 2006 . . . . .	<b>29</b>
«C'est à moi que tu t'exprimes?!»	<b>33</b>
Dictée des Amériques 2006 . . . . .	<b>35</b>
Le bon usage est-il hors d'usage? . .	<b>41</b>
Qu'est-ce à lire? . . . . .	<b>44</b>
Français, quand tu nous tiens! . . . .	<b>45</b>
Mots croisés et avez-vous lu le <i>Trait d'Union</i> ? . . . .	<b>47</b>
Solution des jeux . . . . .	<b>48</b>

---

*En couverture : le comité de l'AST.*

*De gauche à droite : Pierre-André Waldburger,  
Hermann Nickel, Chantal Moraz, Sonia Grandjean  
et Michel Pitton.*

# Le billet du président

**U**ne ville: Lausanne. (Comme disent les Genevois: petit village de pêcheurs au bord du lac de Genève.)

Un lieu: Restaurant Le Cazard.

Une date: samedi 6 mai.

C'est en effet les références de notre 62<sup>e</sup> Assemblée générale annuelle.

Une résolution a été adoptée dont vous trouverez le texte définitif à la page 15 du présent TU.

A propos de cette résolution il est simplement triste de constater que le patronat, afin de réduire les coûts et de faire profiter au maximum les actionnaires, lesquels s'enrichissent, il faut bien le constater, sur le dos de ceux qui produisent les publications, c'est-à-dire les employés, décident la suppression de plusieurs dizaines de postes de travail dont des correcteurs.

Attention! Quand je parle du patronat, il ne s'agit pas uniquement des grands groupes de presse, mais de toute entreprise qui édite brochures, journaux et autres publications.

Un mandat a été donné à votre comité afin de remédier à cet état de chose, mais qu'y pouvons-nous contre les gens qui décident en haut lieu? A moins d'une prise de conscience relative à la qualité de l'écrit.

J'ai ouï dire que les lecteurs de *24 heures*, entre autres, commençaient à réagir

contre la dégradation de l'orthographe. Certains lecteurs téléphonent même au journal pour se plaindre des fautes de français toujours plus nombreuses et menacent de résilier leur abonnement au journal. Si les gens agissent de la sorte, ce qui est peut-être la meilleure chose pour faire éventuellement réagir les responsables de cette mascarade, alors il y a une lueur d'espoir pour que la qualité de l'écrit, notamment assurée par des correcteurs en nombre suffisant, redevienne réalité.

A Genève, la société des rédacteurs de la *Julie* a clairement exprimé son désaccord auprès de leur direction concernant la suppression de deux postes à la correction. Ils ont demandé à leur patron de surseoir à cette décision, sinon ils pourraient bien se fâcher comme cela avait été le cas l'an dernier.

Si des fautes flagrantes sont vues dans le canard que vous êtes en train de lire chaque matin ou dans n'importe quelle autre publication, prenez votre bâton de pèlerin et écrivez aux responsables de ces écrits. Plus les lecteurs se plaindront et plus notre cause sera gagnée.

Je termine ce billet en remerciant sincèrement les GO (gentils organisateurs) de l'assemblée vaudoise en espérant que cela sera pareil en Valais l'an prochain, canton où je me réjouis de séjourner.

*Michel Jaccoud*

# L'art du titrage orienté

Depuis belle lurette, les associations de défense du français se plaignent de la frilosité dont font preuve les dirigeants successifs de la République française, eu égard à l'anglomanie ambiante. « Pourquoi acceptent-ils sans combattre que l'anglo-américain renforce sa puissance au détriment de notre idiome? », proclament-elles en substance.

Le 23 mars 2006, le président Jacques Chirac a précipitamment quitté une séance européenne où Ernest-Antoine Seillière (qui s'est fait connaître en tant que « patron des patrons ») s'exprimait en anglais. Ce dernier s'est défendu en disant qu'il n'avait fait qu'user, devant ses interlocuteurs internationaux, de « la langue des affaires », voire de « la langue du commerce »...

Piètre argument! En marquant sa désapprobation, Jacques Chirac a ravi ceux qui, comme nous, œuvrent sans relâche à la défense et surtout à l'illustration de la langue de Molière. En renonçant à s'exprimer dans le parler de son pays, le baron-patron a bien mérité ce blâme. Ce n'est qu'une parenthèse, mais on peut s'étonner que *24 heures* ait composé un titre dépréciatif pour annoncer laconiquement cette nouvelle. Le grand quotidien vaudois, qui insère régulièrement des « bouchons » en faveur de « Défense du français », n'a guère été inspiré, en l'occurrence. Tant il est vrai

que refuser l'hégémonie de la langue anglaise ne signifie nullement qu'on n'aime pas cette dernière.

L'abonné que je suis depuis bien longtemps aurait aimé qu'un commentaire rédactionnel et mieux approprié relate le geste (symbolique) du président français (que l'on apprécie ou non le chef de l'Etat, là n'est pas la question).

*Roger Chatelain*



*Une nouvelle d'agence, parue dans 24 heures, qui aurait mérité une meilleure interprétation.*

# La grammaire et les correcteurs

Alexandre Vialatte

Qu'on se le dise : Alexandre Vialatte est un auteur méconnu. C'est du moins ce que confirment des centaines voire des milliers d'articles de presse qui lui furent consacrés.

Eh bien ! faisons donc un peu connaissance avec cet écrivain « notoirement méconnu », comme il le disait de lui-même.

D'ascendance auvergnate, il vit le jour à Magnac-Laval (Haute-Vienne) en 1901. Décédé à Paris en 1971, il avait reçu le Prix Veillon en 1954.

Ce romancier discret est l'auteur de treize romans (dont *Battling le Ténébreux* et *Les Fruits du Congo*). Traducteur, ce fut lui qui révéla Franz Kafka au public francophone. Mais ce sont surtout ses chroniques qui firent sa réputation. Publiées dans le quotidien *La Montagne* de Clermont-Ferrand, elles ont été réunies en deux volumes de la collection « Bouquins » (Robert Laffont, 2000).

Ces chroniques – qui se terminent le plus souvent par « Et c'est ainsi qu'Allah est grand » – sont un régal de fantaisie, de brio, de drôlerie légère pimentée de sel attique. L'auteur y parle de tout et de rien comme jamais personne n'a jamais su parler de tout et de rien, avec une malice, un humour, un sens de la cocasserie et de l'insolite qui lui valurent le surnom de « prince de la fantaisie ».

Mais Vialatte était aussi un amoureux de la langue française, nourrissant une passion exigeante pour le mot juste. C'était, selon l'expression d'une biographe, « une étincelante pensée servie par une grammaire sans faille, un vocabulaire précis comme une taille de diamant ».

Et c'est précisément la grammaire et... les correcteurs qu'il évoque dans cet extrait d'une de ses chroniques<sup>1</sup>.

« [...] Quand sait-on la grammaire ? A quel âge sait-on la grammaire ? Combien d'années faut-il pour savoir la grammaire ? On ne saura jamais la grammaire. On meurt sans savoir la grammaire. Dans les bras d'une faute de syntaxe. Tant pis pour elle. Et pourtant la grammaire... la grammaire, comment dire ? c'est comme le parapluie, c'est comme les progrès de l'industrie, c'est ce qu'on appelle la civilisation. Il faut y croire ; malgré les apparences. Où serait le plaisir ? Mais c'est comme l'horizon : elle recule à mesure qu'on avance. On y tend, on n'y touche jamais. La grammaire, c'est une asymptote. »

C'est un mirage. Il torture l'assoiffé. Il y a pourtant des gens qui en ont bu toutes leseaux, qui ont vidé le puits pour ainsi dire. Ce sont des urnes de syntaxe, des vases de morphologie et des outres de bon usage. Ils en savent tout et ils discutent le reste, ils le pressentent, ils le devinent, ils le prévoient. Ce sont des hommes

pâles avec de gros crayons qu'on rencontre dans les imprimeries. Ils corrigent sur le coin d'une table les épreuves encore toutes mouillées. Les correcteurs. On fait une faute, ils la corrigent; on la maintient, ils la recorrectent; on l'exige, ils la refusent; on se bat au téléphone, on remue des bibliothèques, on s'aperçoit qu'ils ont raison. Mieux vaut abandonner tout de suite. Ils savent tellement les fautes qui se font ou qui vont se faire qu'ils en ont fait un dictionnaire qui est une merveille, le véritable ami de l'enfance et de l'âge adulte, du fiancé, du soldat et de l'académicien. Ils prévoient vingt lignes d'avance le *i* de trop que le scrupuleux met à *ayez*. Ils savent au point qu'ils peuvent corriger les yeux fermés. Il y en a un, chez Plon, m'a-t-on dit, qui est aveugle. C'est le plus rapide. Quelquefois même, pour partir plus vite, il fait les corrections d'avance, dans une marge qu'on lui indique, et on imprime le texte ensuite, sur le côté. Il prend un livre, il le soupèse, il dit: «Voilà; ça fait tant de grammes, tant de pages, tant de fautes.» C'est prodigieux. On ne le croirait pas si on le voyait.

» Mais combien sont ces hommes savants? Bien moins qu'on ne pense. Et quelquefois il y a des choses tellement subtiles, des difficultés si jolies, des embêtements si raffinés que même les plus savants y trouvent des choses à boire à côté des choses à manger. Et c'est pour-

quoi, comme j'adore la grammaire (je n'aimerais pas que ça se sache; il ne faut pas le répéter), je suis allé trouver un homme considérable, un savant international qui nous représente dans les congrès et qui a écrit des choses immenses sur les temps faibles des verbes forts dans le grec de la moyenne époque, et les temps forts des verbes faibles dans le grec de la période d'après, avec des masses d'appréciations sur la période intermédiaire, bref un homme presque aussi savant que le professeur qui a écrit trois mille pages sur les nuances et sur les gouffres qui séparent le Rien du Je-ne-sais-quoi. Je lui ai demandé comment il fallait dire dans certains cas embarrassants, quelle était la tournure vicieuse, quelle était la tournure correcte. Il m'a répondu: «Cher monsieur, certaines personnes disent ci, et les autres disent ça. – Mais alors... si je dis ci? – Vous direz comme les uns. – Et si je dis ça? – Vous direz comme les autres.» Je n'ai pas pu en tirer autre chose. Et depuis je dis comme ci quand je ne dis pas comme ça.

» On voit par là que l'homme n'a aucun espoir de savoir jamais la grammaire, ou que si par hasard il l'apprend, c'est pour se garder de s'en servir, pour enseigner à n'en point faire usage.

» Que deviendra-t-elle? Il faudrait de nouvelles générations. Et c'est pourquoi je disais, au début de cette chronique, que de grandes consolations me viennent

par la jeunesse. Je viens d'entendre en effet le petit-fils d'un ami (l'arrière-petit-fils de l'auteur des manuels de mathématiques dont on usait dans mon enfance), un jeune gentleman de quatre ans, dire à un de ses camarades, avec la petite voix haut perchée qui donne tant de charme au frais babil des enfançons :

» « Et moi je te dis que tu es em... (bêtant ?), adjectif qualificatif. »

» Une telle passion pour la grammaire dans un âge aussi insouciant m'a paru d'excellent augure.

» La jeunesse ramasse le flambeau.

» La civilisation est sauvée.

» Et c'est ainsi qu'Allah est grand. »

*André Panchaud*

---

<sup>1</sup> *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*, Julliard, 1979, Presses Pocket N° 3346.

# « C'est à moi que tu t'exprimes?! »

**Verlan, mots importés de l'anglais, langage SMS : les jeunes utilisent des expressions parfois difficiles à décrypter. Petit tour d'horizon.**

**V**erlan  
Cet art de changer l'ordre des lettres ou des syllabes joue un rôle important dans le « parler jeune ». On attribue son origine aux bagnards du XIX<sup>e</sup> siècle, qui pouvaient ainsi transmettre des messages secrets. On différencie deux types de verlan : le premier se contente d'inverser deux syllabes (« relou » pour « lourd »), tandis que le deuxième intervient sur les mots monosyllabiques (« meuf » pour « femme »). A noter parmi les classiques : « à donf » pour « à fond » et « comme ac » pour « comme ça ».



## Effet de mode

Mise en garde à qui voudra employer un langage « jeune » : ce dernier évolue en permanence ! Il y a un an, ponctuer une phrase de trois ou quatre « trop » (« C'est trop la honte ! », par exemple) démontrait une grande ouverture d'esprit. Depuis,

« grave » a pris la relève : « Je flippe grave » (J'ai très peur). Notez également la forme superlative de cette expression, qui s'applique à d'autres mots : « grave de chez grave », « nase de chez nase » (vraiment nul).

Selon Pascal Singy, sociolinguiste et professeur à l'Université de Lausanne, cette évolution s'explique par une volonté des jeunes de ne pas être compris. Mécontents de retrouver leurs expressions dans la publicité par exemple, ils ont inventé d'autres termes afin de demeurer « les détenteurs uniques de cette forme de langage ».

## Made in USA

L'anglais est également une source inépuisable de mots tendance. Le fameux « man » (pour homme, mec) ponctue bon nombre de phrases, tandis que ça et là, des « boss » (pour chef de gang), « shoes » (pour chaussures) ou « business » (pour affaires) viennent agrémente la discussion.

Beaucoup de termes empruntés à l'argot anglo-américain se rapportent au monde de la drogue. Par exemple, « sniffer » vient de « to sniff » (inhaler). Certains de ces termes sont parfois même soumis à la loi du verlan avant de passer dans le langage courant : ainsi, « dope », qui signifie drogue en anglais, est devenu « pedo »...

## Langage SMS

Ici, l'orthographe est carrément pulvérisée et donne lieu à une langue phonétique codée.

Plusieurs techniques existent pour rendre le message le plus concis possible.

On peut réduire la phrase à quelques lettres: ainsi, « jSpR Ktu va bi1 » est un raccourci pour « J'espère que tu vas bien ». Autres possibilités, le rébus (« NRV » pour



« énervé ») et le sigle (« PTMM », « Please Tell Me More », s'il te plaît, dis-m'en plus). A noter, le fameux A+ (à plus tard) qui est entré dans le langage courant.

## Banlieues françaises

La manière de s'exprimer des jeunes Romands, tous cantons confondus, se rapproche du langage utilisé dans les



banlieues françaises. Ce dernier est bien entendu largement soumis à l'influence des divers groupes ethniques qui composent les cités. Parmi les mots d'origines tsiganes, on trouve notamment « chourer » qui vient du roumain « chourav » (voler, dérober).

Le terme « kiffer » (aimer), quant à lui, renvoie au serbo-croate « kif » qui lui-même est emprunté au turc et se rapporte à la notion de plaisir. Il ne faudrait toutefois pas oublier le bon vieil argot français, encore d'actualité: une « baston » restera toujours une bagarre !

Tania Araman  
Migros Magazine, février 2006

A lire :

« Eh man, tu te la pètes... ou bien ? » Alexandra Richard, sur : [www.swissinfo.org](http://www.swissinfo.org)

« Comment tu tchatches ! – Dictionnaire du français contemporain des cités », Jean-Pierre Goudaillier, Ed. Maisonneuve et Larose.



# Le bon usage est-il hors d'usage ?

**P**armi les nombreuses acceptions du terme, quelle est celle définissant le mot *usage* dans le langage ?

L'usage est, selon Littré, l'emploi ordinaire des mots dans la bouche du plus grand nombre. C'est aussi « la manière dont, à une époque et dans un milieu social donné, se réalisent dans le discours les structures d'une langue » (Hachette encyclopédique); l'« utilisation effective (spécialement correcte) d'une langue à une époque donnée » (Petit Robert); l'« ensemble des règles et des interdits qui caractérisent la langue utilisée par le plus grand nombre à un moment donné et dans un milieu social donné » (Petit Larousse); l'« emploi des mots tel qu'il est réglé par la coutume » (Larousse du XX<sup>e</sup> s.); l'« emploi ordinaire des mots, conformément aux règles » (Quillet), etc.

Mais il y a usage et usage. Et, selon ces définitions, ce n'est pas forcément celui du plus grand nombre qui est le meilleur, tant s'en faut. C'est naturellement le *bon usage* qu'il s'agit de déterminer si l'on veut s'exprimer correctement et se faire comprendre clairement.

En notre époque de communication à grande échelle, ce sont surtout la publicité et la télévision qui répercutent dans le public les jargons à la mode. Devrait-on pour cela leur reconnaître le droit et leur abandonner le soin de faire l'usage ? C'est ce qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle déjà remarquait Marmontel: « Dans la manière de s'exprimer, comme dans celle de se vêtir, l'usage diffère de la mode, en ce qu'il a moins d'inconstance. »

L'Académie française, par la bouche de son secrétaire perpétuel<sup>1</sup> Maurice Druon, mettait en garde contre la fascination qu'exercent les modes sur la langue: « Le langage subit des modes saisonnières. Des expressions nées de la dernière pluie s'en iront avec la sécheresse suivante. Des vocables inventés une année seront désuets l'an d'après. Il faut attendre pour reconnaître ceux qui continuent d'avoir cours public parce que répondant à un besoin véritable, de même qu'il faut être attentif à ce que les termes apparus soient de formation correcte, afin d'empêcher que la mauvaise monnaie ne chasse la bonne. »

La finale du Championnat suisse d'orthographe aura lieu le samedi 26 août, à 11 heures, à Chamoson, lors de la Fête du livre de Saint-Pierre-de-Clages. Nous invitons nos membres à nous rejoindre en Valais, afin d'assurer le bon déroulement de la finale ainsi que la correction des épreuves. Merci de contacter Joseph Christe au 021 647 95 85 ou 079 776 93 87.

A-t-on assez critiqué l'Académie pour ses lenteurs, sa prudence excessive, son immobilisme, son attitude parfois rétrograde, son prétendu misonéisme... C'est que, contrairement à certains dictionnaires usuels contemporains accueillant massivement et consacrant tous les mots anglo-américains à la mode, l'Académie n'accepte les mots étrangers qu'autant qu'ils sont vraiment installés dans l'usage et qu'il n'existe pas déjà de mots français pour désigner la même chose et exprimer la même idée.

«Usage, usage... Il ne s'agit que d'éclairer le parler de chacun» ajoute encore M. Druon.

## **Le puriste, bouc émissaire**

Est-ce faire preuve de purisme que d'exprimer cela? Est-ce faire preuve de purisme que de dénoncer les impropriétés, solécismes, barbarismes, les néologismes inutiles, l'emploi abusif de vocables étrangers? Est-ce se montrer puriste que de vouloir préserver la langue de la médiocrité, de l'ignorance, de la négligence, du pédantisme, du snobisme et de réagir contre sa dégradation?

Puristes!... Ce mot est jeté à la face des défenseurs du bon usage tel un anathème. C'est la flétrissure suprême, l'opprobre définitif!

Ces prétendus puristes, boucs émissaires de certains esprits soi-disant nova-

teurs, loin de pétrifier la langue, en fixent les limites afin de la rendre encore accessible aux générations futures. «Tout art suppose des règles» professait Emmanuel Kant. Si l'on a fixé certaines règles à la langue française c'est certainement parce qu'on en a reconnu le besoin, sinon pourquoi en créerait-on? Imagine-t-on un architecte ne tenant aucun compte des règles de son métier pour l'édification d'un bâtiment ou un pilote d'avion faisant fi de tous les codes de navigation aérienne? De même la langue obéit à des règles, à des normes dont il convient de tenir compte, comme le précise notre confrère et ami P.-V. Berthier<sup>2</sup>: «Les règles du français, fruit d'un affinement millénaire, aboutissement sans cesse d'une création ininterrompue, ne sont pas des oukases arbitraires, mais sont issues de leur propre opportunité, de leur simple convenance, ainsi que de la critique des œuvres dont les auteurs s'y sont conformés plus ou moins. Elles

---

**14<sup>e</sup> Fête du livre – 26-27 août 2006**

**Organisé par :**

**Village du livre de Saint-Pierre-de-Clages.**

**Contact : Alain Giovanola**

**Tél. 027 306 61 13**

**Email : [info@village-du-livre.ch](mailto:info@village-du-livre.ch)**

**Site : [www.village-du-livre.ch](http://www.village-du-livre.ch)**

**Plus de 100 bouquinistes, divers métiers du livre, expositions.**

n'ont été énoncées qu'après qu'elles eurent fait la preuve de leur bien-fondé.»

Toute évolution ne peut s'accomplir que dans la durée et non du jour au lendemain comme le souhaitent quelques lexicographes et linguistes «révolutionnaires». Chaque langue a son propre génie évoluant dans la continuité.

Ce n'est pas enrichir le français que de lui imposer des expressions et des tournures grammaticales d'origine anglo-saxonne.

Le recours au bon usage des auteurs classiques, d'une part, et aux richesses encore inexploitées des parlers francophones (franco-provençal, québécois, etc.) permettrait de mieux combattre le mauvais usage d'aujourd'hui et de faire évoluer la langue selon son génie particulier.

Ce purisme tant décrié n'est le plus souvent qu'une saine réaction contre une forme de vandalisme.

Il faut que la langue évolue, c'est évident. Mais l'évolution peut se faire d'une façon cohérente, en respectant l'étymologie, la logique... le bon usage.

Et c'est à nous autres correcteurs de faire en sorte que ce bon usage ne devienne pas bientôt... hors d'usage.

*André Panchaud*

<sup>1</sup>Préface du *Dictionnaire de l'Académie française*, t. 1, 9<sup>e</sup> éd., 1986.

<sup>2</sup>*Lettre(s)* N° 34, décembre 2002 / janvier 2003.

# Franglais, quand tu nous tiens ! (10)

« Certains dirigeants francophones des milieux d'affaires, du tourisme, de l'industrie et de la communication, inconditionnels de l'américanisme, imposent l'usage de l'anglo-américain comme langue de travail dans leurs entreprises. Soumission honteuse d'une meute de chiens couchants dont l'Oncle Sam est le mâle dominant. » (Bulletin *Défense du français*, Lausanne, n° 445, octobre 2003).

Dans le quotidien *La Liberté* du 25 novembre 2003, on pouvait lire : « Un **think-tank**, le Lovenstein Institute, a évalué le quotient intellectuel des douze derniers présidents (des Etats-Unis)... » Combien de lecteurs de ce journal savent-ils ce que signifie cet anglicisme ? Il s'agit, nous dit Alfred Gilder, dans son *Dictionnaire franglais-français*, d'un réservoir de pensée, d'un laboratoire d'idées, d'un institut de réflexion, d'une boîte à idées, d'un vivier d'idées, d'un groupe de prospective, pour ne citer qu'une partie des expressions bien françaises qu'il propose pour remplacer cet anglicisme inutile, sauf pour les snobs.

A la date du 6 décembre 2003, le même journal publiait l'information suivante : « L'Europe et le Maghreb font leur **brainstorming** ». Cette nouvelle concernait le premier Sommet euro-maghrébin, qui s'était ouvert la veille, à Tunis, en vue

de relancer l'intégration entre les pays riverains de la Méditerranée.

Que signifie cet anglicisme ? Littéralement, c'est une « tempête cérébrale », ce qui ne veut pas dire grand-chose au commun des mortels. Selon J. L. Swiners et J. M. Briet, c'est une « méthode d'attaque collective d'un problème pratique, méthode stimulante pour sortir de bonnes idées » (A. Gilder, *En vrai français dans le texte*). Ce dictionnaire franglais-français nous propose un certain nombre de vocables, dont les plus expressifs paraissent être « remue-méninges », « torture-méninges », « noyau pensant » et même, en se référant à Rabelais, « matagrabole », de « matagraboliser », imaginer en se fatiguant la cervelle. Ces expressions disent aussi bien, sinon mieux, que « brainstorming », ce que pouvaient faire les délégués réunis à Tunis en décembre 2003.

Passons maintenant à un anglicisme qui est utilisé à toutes les sauces et prenons quatre exemples tirés du quotidien précité. Le 26 août 2003, il titrait : « Soixante et un candidats dans les **starting-blocks** pour sept sièges ». Il était question des élections au Conseil national du 19 octobre 2003 dans le canton de Fribourg.

Le 22 août de la même année, on apprenait que « Fribourg se (remettait) dans les **starting-blocks** pour tenter cette fois

de rafler le futur Centre national chargé de promouvoir le plurilinguisme».

Le lendemain, on pouvait lire le titre d'un article ainsi conçu: «Dans les **starting-blocks**!». Il s'agissait d'une information sur les clubs de football de deuxième ligue.

Quatrième exemple datant du 20 janvier 2004: le correspondant de *La Liberté* à Bruxelles, s'occupant de la succession de M. Romano Prodi à la présidence de la Commission européenne, écrivait que les candidats officiels n'étaient pas très nombreux. Et il ajoutait: «Seul le Finlandais Paavo Lipponen, un ancien premier ministre social-démocrate, s'est déjà placé dans les **starting-blocks**.»

Gageons que nombre de lecteurs du quotidien fribourgeois ont eu quelque peine à saisir le sens exact de ces informations. Il s'agit – et le *Dictionnaire*

*Harap's Shorter Bordas* le confirme – d'une expression sportive. C'est un «dispositif assurant une bonne prise aux pieds des coureurs qui vont prendre le départ» (A. Gilder). Ce dernier propose «bloc-départ», «cale de départ», «butée», «cale-pied», «marques». Ces équivalents français sont-ils applicables dans les cas susmentionnés? On pourrait certes dire, pour les candidats à un poste de député, qu'ils sont «sur la ligne de départ». Mais, en tout état de cause, l'emploi de «bloc-départ», de «marques» ou de «cale-pied» est bien préférable à l'anglicisme incriminé. En sport, «marques» veut dire exactement **starting-blocks**. (A vos marques! Partez!) Renonçons décidément au français.

Etienne Bourgnon  
(à suivre)